

Monsieur le Maire du VI^e arrondissement de Paris,

Monsieur le Président de l'Association des Ecrivains catholiques,

Cher Michel Bernard

Il doit être difficile d'écrire sur Jeanne d'Arc. On en a tellement parlé. Depuis Christine de Pisan qui dans son *Ditié* s'écrie, trois mois après la délivrance d'Orléans et quinze jours après le sacre de Charles VII à Reims : « L'an mil quatre cent et vingt neuf/ Reprint à luire le soleil », documents, histoire, pièces de théâtre, poésies, films (une bonne centaine avec les séries), tableaux, opéras ont pris la Pucelle pour sujet parfois avec bonheur, souvent moins heureusement, et il est aussi arrivé que la prétention, la vulgarité essaient d'éteindre la lumière de ce miracle.

Car c'est bien un miracle. Et ce miracle, ce sont bien sûr des faits mais c'est surtout la personne même de Jeanne. Et pour reprendre le mot du théologien allemand Harnack, repris par un des biographes russes de Jeanne : « Que cette jeune fille ait vécu sur la terre, on ne peut le rappeler trop souvent. »

Et vous avez entrepris de raconter ce miracle. À côté des huit gros volumes des procès, trois pour le procès de condamnation, cinq pour le procès en nullité, vous l'avez fait en deux petits livres, l'un qui s'appelle *Le Bon Cœur*, l'autre *Le Bon Sens*. Des termes empruntés à une phrase de Michelet.

Ce ne sont pas des documents, ce ne sont pas des livres d'histoire, ce sont des romans. Genre dangereux, s'il en est, livré à l'imagination, aux caprices de l'auteur. À part le roman de Mark Twain, un vraiment très beau livre, les œuvres que j'avais lues me faisaient me méfier.

Le Bon Cœur raconte le premier miracle dont les manifestations extérieures durent au maximum trois ans de mai 1428 à mai 1431 ; *Le Bon Sens*, c'est l'histoire d'un second miracle qui - pendant que les armées royales, province après province, ville après ville, reconquièrent la France - aboutit à l'annulation de la condamnation. Il dure beaucoup plus longtemps, succession de démarches pour vaincre les réticences, d'enquêtes auprès des acteurs du drame, attristés, indignés, malheureux, oublieux, obstinés, honteux, jusqu'à la déclaration de nullité le 7 juillet 1456 : 24 ans.

Le premier livre, c'est surtout Jeanne, bien sûr. Le second, c'est Jeanne et tous ceux qui vont contribuer à sa justification : les trois Guillaume, Manchon, le notaire du procès de condamnation ; Bouillé, le conseiller royal ; d'Estouteville, le cardinal, et puis l'inquisiteur de France, Jean Bréhal. Mais aussi les témoins, ceux de l'enfance, puis les compagnons fidèles, le vieux Dunois (qui a la chance, aux funérailles de Charles VII, de rencontrer François Villon et de lui dire que Jeanne n'est pas la bonne Lorraine puisqu'elle est née en Barrois). Et puis, dans ce second roman, ce personnage mystérieux, si peu séduisant mais peut-être si profond, dont vous faites un merveilleux portrait, le roi Charles VII. Vous en faites le portrait, oui, mais vous y ajoutez, ce qui est, à mon sens, un des plus beaux passages, le plus romanesque en tout cas, le portrait du grand Jean Fouquet, peintre du roi et de la Vierge allaitant, et les lecteurs découvriront quelle est la personne dont la mort, cruellement éprouvée, orientera l'ingrat et maussade souverain à autoriser l'enquête pour la révision de la condamnation.

Je voudrais ajouter deux choses : l'une qui regarde l'écrivain ou l'artiste. Dès le début du *Bon Cœur* on est sensible à vos paysages, que vous n'oubliez jamais de peindre sans que cela nuise à l'action, la Meuse de Vaucouleurs « en crue » qui « glissait une grande largeur d'eau trouble et silencieuse », les falaises de calcaire de Poitiers, « veinées de coulures noires entre les écroulements de lierre », les routes du Valois, « la floraison de mai », les hivers de la campagne française. Mais vous savez aussi mettre en scène : les deux entrées triomphales, celle de Jeanne à Orléans, et vingt ans plus tard, celle

du roi à Rouen, la confession dramatique de Thomas de Courcelles. Mais vous n'oubliez pas non plus la description des misères de cette longue guerre.

L'autre chose regarde l'auteur de roman historique, un genre à risques. Or il faut admirer la finesse, la discrétion, la délicatesse de vos rapports avec le légendaire, tellement mis en question lorsqu'il s'agit de Jeanne, je pense aux épisodes de la découverte de l'épée à Sainte-Marguerite-de-Fierbois, de l'entrevue à Chinon, de l'enfant mort-né à Lagny. Et ce qui semble déborder votre propos, je pense à tout ce qui concerne Agnès Sorel, Étienne Chevalier et Jean Fouquet et que vous intégrez de si belle façon qu'on ne peut en discuter la vraisemblance.

Ces deux livres sont livres de bon sens et surtout ils sont écrits avec le cœur.

Yves Avril

Vice-président de l'Association des Ecrivains catholiques

Remise du Grand Prix catholique de littérature à Michel Bernard en la Mairie du VI^e arrondissement de Paris le 1^{er} juillet 2020